



Parure de travail, ce kimono de soie teinte est une œuvre d'art nommée *ohikizuri*. Le maquillage en «V» ne recouvre qu'une partie de la nuque, afin de mettre en évidence la minceur du cou.



EN COUVERTURE | Japon

«ÊTRE GEISHA N'EMPÊCHE PAS D'INNOVER !»

Danse, chant, raffinement du geste et de la posture...
Dans l'archipel, elles ne sont plus que 600
à pratiquer cet art de vivre séculaire. Koyoshi, 23 ans,
est l'une d'entre elles. Rencontre à Kyoto.

PAR RAFAËLE BRILLAUD (TEXTE) ET NAKAJIMA HIDEO (PHOTOS)



Elle nous reçoit, comme ses clients, dans son *ochaya*, un salon de thé privé. Koyoshi a 23 ans, le visage légèrement maquillé, le sourire gracieux et le corps élégamment sanglé dans un kimono fleuri. Elle n'a pas encore revêtu ses luxueux atours de *geiko*, le nom donné à Kyoto aux geishas. Ces femmes apparues au XVI^e siècle sont des «personnes qui pratiquent les arts», éduquées, habiles à danser, chanter ou jouer d'un instrument, tel le *shamisen* (luth à trois cordes). Celles aussi dont la conversation est la plus attrayante. Elles évoluent dans un univers clos et aux rituels secrets, qui nourrit

des fantasmes. Parler d'argent est proscrit : les clients ne découvrent ce qu'ils doivent que lorsqu'ils reçoivent leur facture à la fin du mois. L'archipel japonais compterait encore 600 geishas et apprenties (*maiko*), dont près de la moitié à Kyoto, l'ancienne capitale impériale. Dans les rues pavées du quartier de Gion, leurs déplacements attirent les touristes. Là, dans ce «monde des fleurs et des saules» – une geisha doit avoir la délicatesse d'une fleur et la résistance d'un saule – vit et exerce Koyoshi, qui vient de publier *Maiko, journal d'une apprentie geisha* (éd. Picquier), un récit qui décrypte les règles et codes de son métier. Être interviewée, pour une geisha, c'est rare. Mais pour GEO, Koyoshi a accepté. Avec la «sophistication naturelle» propre à ces femmes raffinées. ■



«NOTRE CLIENTÈLE CHANGE. DES FEMMES SE METTENT À PLUSIEURS POUR S'OFFRIR UN MOMENT EN NOTRE COMPAGNIE»

GEO Comment êtes-vous devenue *maiko* ?

Koyoshi Je suis originaire de l'arrondissement de Yamashina-ku, dans le sud-est de Kyoto. Mon père était employé, ma mère femme au foyer, je n'avais donc aucun rapport avec les *hanamachi*, [les «quartiers de fleurs» où vivent les geishas]. Mais ma mère connaissait une ancienne *geiko* et m'a orientée vers le monde de la danse. Mon père, lui, était opposé à ce que je devienne une *maiko*, une apprentie geisha. Il ne voulait pas que sa fille aille à des banquets, rencontre des types avinés. Il s'inquiétait car il ne fréquentait pas ce milieu. Puis il est venu me voir danser et il a accepté ma situation.

Est-il possible pour vous d'innover dans cet univers ?

Ma professeure de danse, la célèbre Inoue Yachiyo V (la petite-fille de feu Inoue Yachiyo IV, trésor national vivant, disparue en 2004), le fait : elle vient d'adapter le *Boléro* de Ravel ! C'est donc possible même si je suis consciente que cela prendra du temps. Il faut aller de l'avant, essayer de changer les choses et j'aime cette idée.

Etes-vous autorisée à avoir un compagnon ou un mari ?

A la différence des jeunes filles normales, nous n'avons pas de téléphone portable, il est donc impossible d'échanger des messages avec un petit ami ! Et puis, du fait de mon travail, je suis amenée à côtoyer des clients assez âgés. Je n'ai pas l'occasion de rencontrer des jeunes et donc d'avoir un petit ami. Mais il n'est pas interdit

aux *maiko* de se marier. Il arrive qu'elles rencontrent le fils d'un client et l'épousent. Elles arrêtent alors leur activité.

Les préjugés de nombre d'étrangers vous blessent-ils ?

En fait, ce n'est qu'une fois devenue *maiko* que j'ai pris conscience que certaines personnes nourrissent des idées fausses à notre égard et j'en ai eu un peu honte. Mais je m'efforce, lorsque je participe aux *ozashiki* (banquets), de montrer qu'ils se trompent [en refusant leurs avances éventuelles].

On vous prend en photo dans la rue. Est-ce difficile à vivre ?

Bien sûr, quand je vais ou je reviens d'un *ozashiki*, je suis pressée et les gens qui m'arrêtent pour me demander une photo m'ennuient un peu. A Hanami-koji (la rue principale du quartier de Gion), il y en a même qui attrapent mon kimono, et celui-ci se déchire parfois ! Mais quand j'ai du temps, lorsque j'attends à un passage piéton, j'accepte avec plaisir d'être prise en photo, parce que, d'une certaine manière, je représente le Japon.

La clientèle des geishas a-t-elle beaucoup changé ?

Oui, elle a évolué. L'immense majorité de nos clients était autrefois des gens en relation avec l'industrie du kimono, mais nous en voyons de moins en moins. Nous avons une nouvelle clientèle, qui vient du monde de l'entreprise. Les femmes sont également de plus en plus nombreuses, elles se mettent à trois ou quatre pour s'offrir un moment en notre compagnie. Des clients étrangers sont parfois invités

par des compagnies japonaises à des repas d'affaires. Sinon, ils ne nous fréquentent pas, car ce n'est pas possible. Dans les *hanamachi*, la règle du *ichigensan okotowari* [refus du client pour la première fois, ndlr] est toujours en vigueur : nous n'acceptons pas les clients qui n'ont pas été introduits au préalable par un habitué de Gion.

Pensez-vous exercer cette profession toute votre vie ?

Mon premier rêve était de devenir *maiko*, puis *geiko*. Je suis en train de le réaliser. Le second était de me marier et de faire le tour du monde. J'ai encore du temps pour l'exaucer. J'ai beaucoup à apprendre dans mon métier. Et c'est à travers mes conversations avec les clients que je découvre de nouveaux horizons. ■

Propos recueillis
par Rafaële Brillaud





Dans cet étui, Koyoshi conserve ses *senja-fuda*, des cartes de visite comportant son nom et son adresse et illustrées de motifs différents suivant les saisons. Elles sont censées apporter richesse et bonheur à leur récipiendaire.

Visage blanchi, sourcils rehaussés, yeux cernés de noir, et les deux lèvres rougies, signe qu'elle a un plus d'un an d'ancienneté, la geisha porte dans sa coiffure le *hana kanzashi* (parure de fleurs). Celle-ci change chaque mois au gré de règles précises.



Cet éventail est le plus important des sept accessoires (du miroir au rouge à lèvres) qu'apporte une geisha lorsqu'elle se rend à un *ozashiki*, le banquet qu'elle anime. Sans lui, impossible de pratiquer la *mai* (danse) devant les convives.

Argent serti de jade, ivoire, perle, corail... Le fermoir du *darari obi*, la ceinture du kimono, est luxueusement façonné. Ce *pocchiri*, transmis de génération en génération dans chaque *yakata* (lieu d'enseignement et de vie des geishas) est assorti à la tenue.

